



***Je délaisse  
les grands axes  
et je prends  
La Contre Allée***

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (...)

**janvier > juin 2025**

© Riad Bourayou



© Frédéric Bouchard

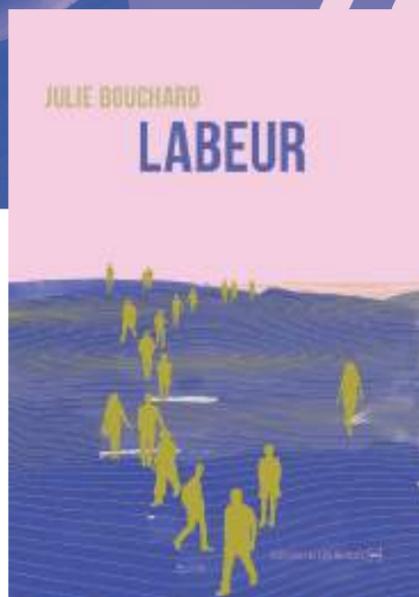


# Labeur

Premier roman

Coll. La Sentinelle  
19 euros - 144 pages  
ISBN : 9782376651628

Parution le 15 janvier 2025



# Julie Bouchard

est née et vit à Montréal. Elle est l'auteur, aux éditions de la Pleine Lune, de deux recueils de nouvelles – *Nuageux dans l'ensemble* et *Féroce ment humaines*. *Labeur* est son premier roman. En 2020 et 2021, elle a reçu le prix de la nouvelle Radio-Canada. En 2024, elle est lauréate du prix régional de la nouvelle du Commonwealth pour le Canada et l'Europe.

## Ville de M., le 12 novembre de l'an deux mille quelque.

Ces personnages, vous pourriez les croiser dans la rue. Ils et elles se côtoient parfois dans l'intimité, ou se rencontrent au supermarché, dans le hall d'un immeuble ou encore dans un autobus, en route pour leur labeur quotidien. Le chauffeur de bus, la caissière du supermarché, le professeur d'université, l'étudiante, l'agent de sécurité, le truand... Tous et toutes cheminent et s'affairent à ce qui fait leur ordinaire lorsqu'un grain de sable vient soudainement gripper les rouages du quotidien, chamboulant leurs parcours et liant leurs vies - et peut-être la vôtre - à jamais.

Roman choral, histoires imbriquées comme des poupées russes, narration qui avance d'un chapitre à l'autre avec des allures de passages de relais entre les personnages... *Labeur* est d'une inventivité remarquable et soulève, l'air de rien, des questions cruciales : avons-nous la maîtrise de nos destins ? Nos choix peuvent-ils réellement influencer notre parcours ? Et surtout : avons-nous les vies que nous méritons ?

## Qu'est-ce qui vous a amenée, au regard de votre goût pour la nouvelle, à développer cette forme romanesque ?

Pour répondre à cette question, il faut me tourner vers Julio Cortázar, qui comparait si justement la nouvelle à une sphère et le roman à un arbre. Cette image résonne particulièrement en moi. En effet, la nouvelle, vue comme une boule, représente un univers concentré, où chaque élément converge vers un noyau central et en est à peu près toujours équidistant. Le roman, en revanche, avec ses branches et ses ramifications, invite à emprunter des voies secondaires.

En choisissant une structure romanesque qui combine densité et expansion, j'ai ainsi cherché à préserver mon idéal de concision, tout en suivant quelques chemins de désir. Le roman se déploie donc à travers de courts chapitres qui, bien qu'autonomes, s'entrelacent pour constituer une histoire plus vaste, dévoilant progressivement les relations entre les personnages. En somme, l'union de l'arbre et de la sphère m'a permis de concevoir le récit selon une autre configuration : celle, disons, d'une fractale.

## Quelle est la genèse de Labeur ?

*Labeur* est né du croisement entre un livre et un film. Le livre, *Splendeurs et misères du travail*, du philosophe Alain de Botton, et dont le titre

en lui-même est évocateur, m'a incitée à explorer le quotidien des individus dans une ville à travers leurs occupations, tout en m'attardant sur les formes d'aliénation qui les tiennent captifs.

Également fondamental dans l'élaboration de ce projet, il y a le film *Short Cuts* de Robert Altman. Appuyé sur des nouvelles de Raymond Carver, ce film entremêle les vies de nombreux personnages qui se croisent et se connectent de manière étonnante.

Cette idée d'entrelacement des vies, associée à la thématique du travail, m'a par conséquent amenée à créer un réseau de protagonistes dont les interactions se répondent et où chaque rencontre entraîne la prochaine. Au cœur de cette journée marquée par les allées et venues de chacun, je souhaitais que les personnages se posent une question très banale : est-ce vraiment la vie que nous méritons ?

## Vous vous intégrez vous-même et vous intégrez le lecteur comme personnages du roman, pourquoi ce jeu ?

Quoi de plus étranger à l'auteur, peut-être, qu'un "Moi" dans son propre texte, et quoi de plus pluriel qu'un "Vous" ? Jouer avec ces deux pronoms personnels, qui transcendent leur sens littéral, m'a simplement permis d'introduire une dimension à la fois ludique et méta au récit. J'aime que le narrateur et le lecteur soient eux aussi pleinement engagés dans cette

aventure fictionnelle. Pour moi, le jeu des pronoms est une manière d'incarner cette connexion vitale, essentielle, entre qui écrit et qui lit. Car nous ne sommes jamais complètement détachés les uns des autres, quelles que soient les distances physiques ou imaginaires qui nous séparent. N'est-ce pas ?

## Vous citez Raymond Carver en exergue du roman, quelles ont pu être vos influences littéraires ?

Elles sont nombreuses, et je leur dois tant. Si je devais n'en nommer que quelques-unes, je citerais, dans le désordre : Virginia Woolf, Anne Hébert, Jacques Ferron, Marguerite Duras, Thomas Bernhard, Kafka, Michel Butor avec sa *Modification*, et enfin Romain Gary, découvert à 16 ans, qui a marqué le début, en quelque sorte, de mon aventure littéraire. Cependant, les principales influences au moment de l'écriture de *Labeur* étaient les nouvelles "What We Talk About When We Talk About Love" de Raymond Carver et "Good Country People" de Flannery O'Connor. Chez Carver et O'Connor, je reconnais certes quelque chose de sombre, voire de violent, mais qui me dévoile pourtant la complexité de l'expérience humaine dans toutes ses subtilités. Et c'est cela qui m'intéresse.

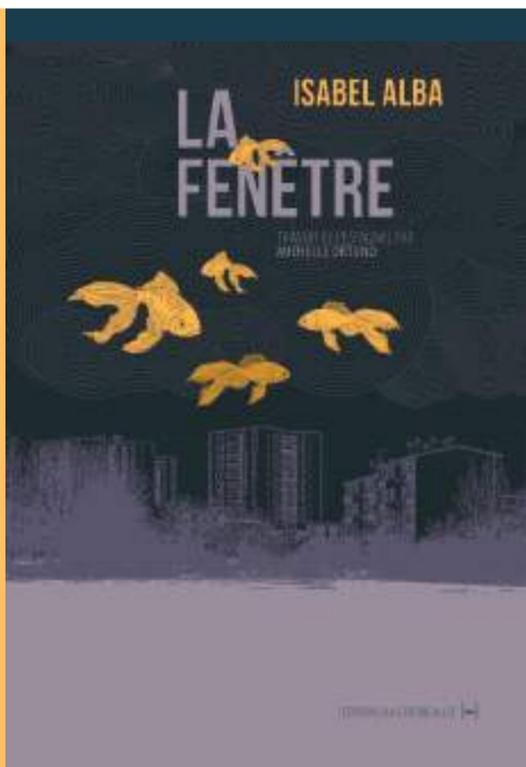
## À propos de la maison d'édition d'origine de Labeur, les éditions de la Pleine Lune

Fondées en avril 1975, par un soir de pleine lune, les Éditions de la Pleine Lune fêteront donc leurs cinquante ans d'existence en 2025.

Basée à Montréal, la Pleine Lune est une maison d'édition littéraire libre et indépendante. Privilégiant un travail d'édition véritable avec leurs auteures, la maison publie peu et se fait un point d'honneur de publier des livres de qualité.

La Pleine Lune est soucieuse de contribuer au développement de la diversité culturelle et littéraire que les lois du marché tendent de plus en plus à limiter, elle encourage aussi l'émergence de nouvelles voix et publie régulièrement des premières œuvres. La Pleine Lune offre également un espace aux autrices et auteurs québécois-es et canadien-nes issu-es de diverses communautés culturelles.

C'est donc de votre vie qu'il était, qu'il est, qu'il sera ici question. De votre labeur. De vos aspirations. De ce que vous avez réussi ou non à faire de vos jours.



# La Fenêtre,

traduction de Michelle Ortuno

Coll. La Sentinelle

19 euros - 144 pages

ISBN : 9782376651611



Parution le 15 janvier 2025

Elle a toujours été obsédée par l'espace. Tels qu'elle les conçoit, l'espace et le pouvoir sont étroitement liés. L'espace dont dispose

chaque personne correspond au pouvoir qu'elle possède.



© Nina Gaines

**Michelle Ortuno** est agrégée d'espagnol. Après des études doctorales à l'université de Pittsburgh, USA (Hispanic Languages and Literatures), elle enseigne en lycée. À La Contre Allée, elle a traduit les ouvrages d'Isabel Alba, *La Véritable Histoire de Matías Bran* et *Baby Spot*, ainsi que *Tea Rooms* (prix Mémorable 2021) et *La Femme à la valise*, de Luisa Carnés. Michelle Ortuno a reçu la mention spéciale du jury du prix Pierre-François Caillé de la traduction pour *Baby spot*.

Avant *La Fenêtre*, vous avez traduit deux autres titres d'Isabel Alba, pourriez-vous nous dire en quoi les difficultés que vous avez pu rencontrer (ou les points de vigilance qui ont été les vôtres durant cette traduction) diffèrent de celles qui ont pu se présenter lors des précédentes traductions de cette autrice ?

Isabel Alba est à la fois écrivaine, photographe, plasticienne et scénariste. Son rapport à l'image est prégnant dans son écriture. Les photographies qui peuvent jaloner ses textes, le contenu scénaristique de ses romans, les différentes typographies qui les ponctuent, les espaces qui créent des silences et des respirations, sont autant d'éléments visuels chargés de sens, qui prennent part au sens.

Les deux autres romans d'Isabel Alba que j'ai traduits sont très différents de *La Fenêtre*, dans leur forme et leur contenu. Cependant ils ont tous une attention très marquée pour les détails, ces endroits où se niche la complexité de notre rapport au monde et des rapports entre les individus. C'est une façon très particulière dans l'écriture d'Isabel Alba d'inclure la politique dans ses textes, en évoquant et en réussissant à toucher délicatement ce qui nous construit en tant que société.

## De la même autrice



**Baby spot,**  
traduction de Michelle Ortuno

Coll. La Sentinelle, 2016

13 euros - 96 Pages

ISBN : 9782917817520



**La Véritable Histoire de Matías Bran,**  
traduction de Michelle Ortuno

Coll. La Sentinelle, 2014

21 euros - 416 Pages

ISBN : 9782917817322



Le premier roman – *La Véritable Histoire de Matías Bran* – mêle plusieurs matériaux littéraires qui prennent la forme de genres différents : de l'écriture journalistique au théâtre, de la prose poétique au scénario, des slogans politiques à la narration épique... Le roman construit un récit choral qui remonte le temps. Il débute à Madrid en 2010 et nous donne à lire l'histoire personnelle d'une famille hongroise et d'un groupe d'ouvriers et d'ouvrières des usines Weiser de Budapest pris dans les événements historiques du 20<sup>e</sup> siècle (la révolution russe, la Première Guerre mondiale, la révolution hongroise). La traduction de ce roman se devait de rendre la diversité des genres littéraires, des mélanges de personnages de fiction et historiques, dans l'unité du roman, dans sa construction et sa cohérence. Mon travail a consisté à entrer dans la diversité des registres, d'identifier chacun des temps historiques et d'en rendre compte.

Le deuxième roman d'Isabel Alba que j'ai traduit, et qui est son premier édité en Espagne, *Baby Spot*, est une tout autre proposition romanesque et a demandé un travail de traduction qui se tient à d'autres endroits. Ce récit à la première personne d'un enfant de douze ans suit sa prise de conscience avec ses digressions, ses détours, ses redites et ses obsessions. D'autant qu'il couche sur le papier les phrases telles qu'il les pense, dans un élan qui les expulse, lui qui depuis une nuit traumatisante ne cesse de ressasser les événements qui se sont déroulés dans son quartier et a du mal à respirer, à reprendre son souffle. Tout le roman est élaboré dans un langage oral, heurté, tendu, avec des fulgurances et des moments de tendresse, un langage à la lisière de l'oralité et de la conscience du personnage-narrateur. Rendre compte de cette langue, dans son rythme et dans les aspérités de sa syntaxe et son lexique a été, pour moi, passionnant. Je me suis employée à chercher des équivalences, à remonter le temps pour retrouver les mots d'argot du temps des *Tamagotchis* et des *Walkmans*.

*La Fenêtre* est un roman singulier qui revient sur ces mois qui ont marqué le monde entier il y a quelques années, ces longues semaines de pandémie et de confinement planétaire. Un roman qui est à la fois intime et politique, qui témoigne en quelque sorte de ce que nous avons tous vécu, mais en s'inscrivant de façon différente dans chacune de nos existences. Une illustratrice trentenaire qui se retrouve au chômage observe le monde depuis la fenêtre de son petit appartement. La solitude et l'angoisse qui la rongent par moments la poussent à faire des collages qu'elle accompagne de ses réflexions les plus intimes. Le roman s'attache à décrire tout ce qu'a pu signifier et constituer ce temps durant lequel notre monde a été déstabilisé. Ce texte dit et décrit, dans sa forme, le mécanisme de la

**Isabel Alba** est écrivaine, scénariste et photographe. Elle a publié six romans en Espagne, ainsi qu'un essai sur la narration cinématographique. Après *La Véritable Histoire de Matías Bran* (2014) et *Baby spot* (2016), *La Fenêtre* est son troisième roman à être traduit à La Contre Allée. Isabel Alba a été finaliste du Prix Euskadi de Littérature 2012 pour *La Véritable Histoire de Matías Bran*, a reçu le Prix María de Maeztu (2010) pour le récit, *Eda, entre el cristal y las cenizas* et le 3<sup>e</sup> Prix ARGH de scénario (2022) pour la BD *Coral y Edurne, Esenciales*.



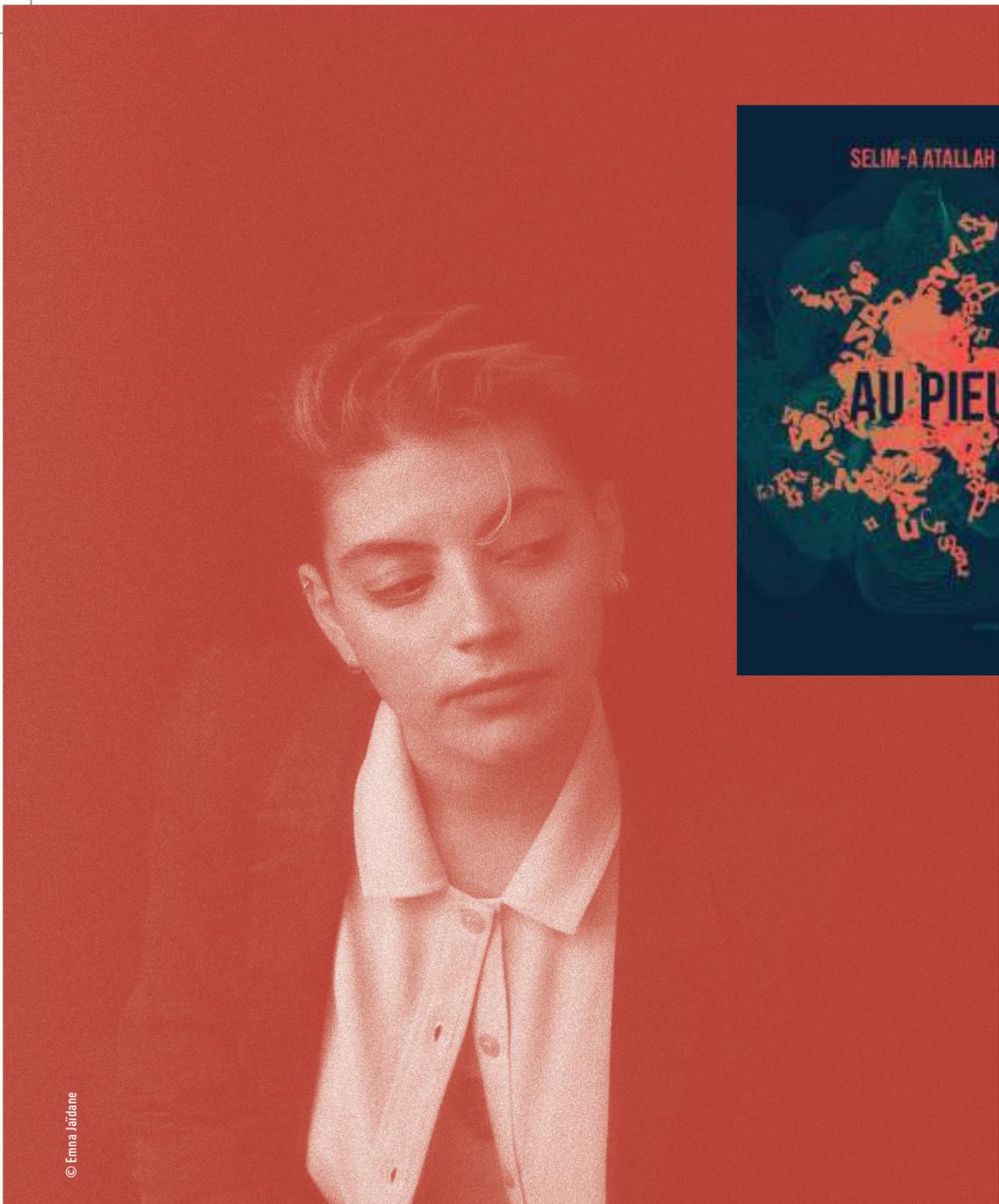
© Nagua Alba

mémoire, l'obsession, la douleur de la perte, le ressassement, l'observation, l'angoisse, et c'est fascinant de constater à quel point l'écriture d'Isabel Alba réussit à donner à voir ces réalités-là, à dire toute la grandeur et la mesquinerie dont nous avons été capables durant cet épisode étrange qui semble avoir été socialement évacué de notre mémoire collective. Il s'est agi davantage, dans la traduction de ce roman, d'un travail à la fois lent et méticuleux de correspondances très exactes terme à terme, et de rendre en contrepoint le souffle qui l'accompagne de bout en bout. Et comme en miroir, les vers d'Emily Dickinson parsèment le texte et donnent une ponctuation similaire au roman ; une ponctuation également en contrepoint et qui dans les points, les virgules, les tirets, les points d'exclamation, disent le rythme et la respiration de l'évocation du monde et du cheminement de la pensée. Un beau texte et un vrai bonheur à traduire !

Vous avez traduit Luisa Carnés, cette autrice des années 1920-1930, pourriez-vous nous dire ce que cela change dans votre façon de traduire un texte d'une autrice avec laquelle vous pouvez ou pas, le cas échéant, dialoguer ?

Il est certainement plus confortable et quelque part plus rassurant de traduire une écrivaine avec qui je peux dialoguer, qui peut éventuellement m'éclairer sur certaines subtilités de son texte et m'éviter les faux-pas, surtout lorsque la communication est fluide et que l'autrice répond très volontiers à mes questions (comme c'est le cas avec Isabel Alba). Cependant, un texte romanesque a sa propre cohérence et la plongée dans la langue propre à chaque roman que suppose le travail de traduction est, en soi, ce qui ouvre les portes de toutes ses aspérités, de toutes ses nuances. La difficulté dans la traduction de Luisa Carnés s'est davantage logée dans l'actualisation de la langue de cette autrice afin de rendre sa langue plus actuelle et lui rendre, par ce biais, toute la force de ses descriptions et de son engagement. Et ce travail en particulier je l'ai mené, pour *Tea Rooms* et pour *La Femme à la valise*, grâce aux relectures de l'équipe perspicace de La Contre Allée.

Chaque texte présente des particularités qu'il faut réussir à identifier et à transcrire, et dans mon expérience, c'est un travail qui peut se mener à bien grâce à des retours de l'écrivain-e ou de personnes impliquées dans l'élaboration du texte en français.



Poète, performeuse et chercheuse, Selim-a Atallah Chettaoui a grandi en Tunisie. Habitué.e des entre-deux, son travail, ancré dans l'actualité sociale et politique explore l'intermédialité et l'interlangue, notamment au sein du collectif d'écopoésie fæhn, du groupe de musique et vidéo Mooja ou encore dans la plateforme artistique bruxelloise Xeno~. Sa pratique mêle divers mediums, particulièrement le texte, la musique électronique et la vidéo pour expérimenter de nouvelles manières de faire jaillir le poème. Après plusieurs publications en revue et la création d'une autofiction numérique (<https://binnelbinin.art/>), son premier recueil de poésie, *Des odeurs de bretzels de barbecue et de weed*, est paru aux éditions 10 pages au carré en 2022. Adeptes de la performance, iel se produit autant dans des lieux d'art et de littérature que lors de scènes ouvertes ou de soirées électro, au Centre Pompidou, au Palais de Tokyo, ou encore à la Gaîté lyrique...

## Au pieu



Coll. La Sentinelle  
16 euros - 112 pages  
ISBN : 9782376651604

Parution le 14 février 2025

# Selim-a Atallah Chettaoui

Je n'ai pensé à rien en écrivant *Au pieu*. Il a coulé tout seul, en notes sur mon téléphone pendant des trajets en métro. Au bout de quelques jours, constatant qu'elles étaient plus longues que d'habitude, je les ai copiées sur un document Word, étonné.e de découvrir une trentaine de pages qui constituaient déjà l'essentiel du souffle de ce poème-fleuve.

Avant d'écrire sérieusement, la lecture a toujours été pour moi un refuge et une immense source de joie. Il y a une dizaine d'années, la poésie m'a sauvé.e. C'est cliché, presque ridicule, mais c'est vrai. Je traversais une période où l'angoisse me terrassait plusieurs fois par jour et répéter des poèmes comme une litanie m'a permis de ne pas perdre pied. Ils étaient comme une prière païenne qui me rappelait l'apaisement que m'apportait enfant la répétition de sourates du coran, devenues inefficaces une fois que j'ai pris conscience de mon athéisme. Alors j'ai appris par cœur des sonnets de Baudelaire et je les ai dits, en boucle, plusieurs fois par jour à voix haute et à en perdre haleine, jusqu'à ce que le trouble passe. Grâce à la poésie, l'angoisse m'a moins assailli.e. Aujourd'hui, si j'écris et dis des poèmes sur scène plusieurs fois par semaine, mon existence semble prendre un sens qui m'évite de me noyer en moi-même, de me laisser écraser par la violence d'un monde qui nous emporte toustes dans une course ininterrompue, aussi insensée que mortifère.

*Au pieu*, c'est une traversée immobile de ce qui m'assiège quand tout me semble perdu, que la tension vers la vie m'échappe, que mes rêves se dessèchent au soleil comme ceux qu'avait placés Langston Hughes dans la Harlem Renaissance. Pour m'extraire de l'inertie qui manque alors de m'engloutir, j'ai mes propres remèdes parmi

lesquels la jouissance, les séries, Tetris, la malbouffe, la musique, quelques drogues, mais surtout la littérature. Enfermé.e en moi-même comme Dustan *Dans [sa] chambre*, j'ai convoqué sans le prévoir les mots d'autres que moi, dont un peu de la « voix est passée dans mon chant » comme disait Marguerite Yourcenar. Il y a « Le Voyage » qui revient sans cesse à travers le motif du cyprès. C'est mon poème préféré des *Fleurs du mal*, que j'ai appris un été sur une plage de Hammamet, allant et venant pour mieux le retenir sur le sable compact où refluent les vagues. L'image de cet arbre aux branches immenses, un peu mégalo, poussant dans la lie d'un monde trop fat de lui-même, m'a toujours fasciné.e, comme me marquent systématiquement toutes les figures qui luttent contre l'adversité, qu'elle vienne de soi-même ou de l'extérieur, qui empêche d'aller au bout de ce qu'on sait être juste faute de trouver l'énergie nécessaire pour tenir. De Baudelaire il y a aussi dans ce texte un vers du « Guignon » qui réitère la nécessité d'être une force qui résiste quand « l'art est long mais le temps est court ». Car en effet, comment tenir, c'est là l'enjeu, quand la Terre se clôt en frontières déchaînées, qu'on voit chaque jour plus de personnes condamnées à des vies en roue de hamster, ou cloîtrées sous les décombres, le corps soumis aux bombes ? Comment tenir quand on ne rêve que d'écriture, d'art et de performances et qu'on fait face à une administration qui vous demande des comptes, de justifier d'un CDI pour vous donner des papiers ; que le monde s'assombrit, et qu'on n'a que ses vers pour lutter contre des lois meurtrières ? Le système qui nous écrase me fait osciller entre ma tentation d'universitaire qui me pousse à disséquer pour comprendre, et l'aban-

don à une confusion beckettienne enracinée dans l'absurdité que nous avons atteinte et qui semble parfois indépassable. Ce texte c'est ce qui arrive quand on ne comprend rien, que tout est tendu vers l'attente d'une résolution, qui n'advient jamais vraiment, perdue dans les circonvolutions, les espoirs déçus, dans la flemme qui englué dans l'immobilité. Il ne reste alors plus que le désir d'un aspirateur cérébral qui puisse débarrasser l'esprit de la poussière qui l'habite pour ne pas la laisser s'installer, et ainsi éviter qu'elle définisse une nouvelle manière d'être au monde qui trahirait qui on est : « They will love me for that which destroys me // the sword in my dreams // the dust of my thoughts // the sickness that breeds in the folds of my mind » écrivait Sarah Kane. Si je nous souhaite une fin moins funeste que la sienne, j'ai souvent l'impression qu'on tient toustes comme le funambule de Genet, en équilibre précaire sur un filet de chair. Il y a un peu trop de choses qui s'entrechoquent, des fragments de vies s'effleurent sans jamais se rejoindre, on scrolle entre les charpies de corps sur les champs de bataille, les drames réservés aux corps racisés, les photos prises à la plage et au ski et les amix qui lancent leurs livres et leurs projets. Shell shock dans ma tête comme dans celle du soldat dans *Mrs Dalloway* qui s'écrase pendant que Clarissa s'échine à préparer son somptueux dîner.

La machine nécropolitique produit des tragédies dont j'ai du mal à m'extraire, j'ai l'impression de porter en même temps les traces de tous les corps que je sais disparaître pour que nos vies puissent être pleines du confort ouaté netflix, uber eats et canapé. J'ai toujours le corps entre les deux rives de la Méditerranée, dans mes

phrases s'entremêlent les langues, ma vie connaît à la fois les privilèges de la culture et de la bourgeoisie et la précarité d'une naissance dans une terre qui fait de vous un·e immigré·e plutôt qu'un·e expat. Il y a aussi mes études à rallonge, traversant les disciplines, et qui m'ont fait perdre espoir dans la possibilité d'un paradigme qui pourrait réparer quoi que ce soit, à commencer par la pensée, surtout dans un cerveau comme le mien, siège d'une agitation perpétuelle liée à des taux de dopamine irréguliers. J'ai découvert il y a peu que j'avais un trouble de l'attention avec hyperactivité plus communément connu sous le nom de TDAH et ce texte a grandement contribué à ce que je me fasse diagnostiquer car à trois ou quatre reprises après en avoir lu des extraits, un·e membre du public m'a encouragé·e à aller me faire tester. Si vous vous reconnaissez dedans, ça ne veut pas forcément dire que vous aussi, vous devez consulter, nous vivons simplement dans un monde où, si les raisons diffèrent, rester à flot nécessite presque toujours une énergie démesurée qui parfois nous échappe.

Dans ce texte et dans ma vie, du fond du trop-plein, si plein qu'il en devient un rien débordant d'entropie, naît, si j'arrive à tenir pour le laisser émerger, quelque chose qui se déploie, petit à petit, comme les *Rythmes* d'Andrée Chedid. Cela part généralement de pas grand-chose, de petits fragments concrets du monde, des images, des jeux vidéo qui bouclent, des sons qui marquent, que j'extrais et que je recompose pour en faire autre chose, comme dans les morceaux de Pink Floyd ou les poèmes d'Henri Michaux. Je suis toujours obsédé·e par le rythme et la répétition des sons, des mots, des phrases qui restent en boucle dans mon esprit, comme dans celui des bébés qui borborygme jusqu'à finir par dire. À force de boucler, j'ai l'impression d'habiter les mots comme un derviche tourneur, ivre de les sentir me traverser le corps jusqu'à le transcender.

*Mon corps est un texte impossible* a écrit Edith Azam et dans ce livre, la typographie déborde et éclate sur la page jusqu'à ce que le sens s'établisse par-delà les mots. Chez Lisette Lombé aussi il y a plus que des mots sur une page, il y a aussi des collages qu'elle dit créer quand il y a trop pour être dans le langage et puis son corps qui occupe l'espace de la scène. *Au pieu* est aussi un texte qui existe ailleurs que sur la page, qui l'occupe parfois par-delà le langage. Avant d'être un livre, il a été performance, entre musique, vidéo, spoken word et yoga. C'est aussi un texte dont je kicke des extraits dans un rap effréné sur les beats techno-rock de mon groupe *Mooja*. Ce texte a vécu et vivra encore longtemps sur scène, car c'est par mon corps, par ma voix que j'écris. Mais quand je retravaille les fragments originaux, je les lis aussi, en boucle et à voix haute, jusqu'à ce que le rythme du texte en cours affleure, grandisse, s'épaississe comme cyprès, existe sur la page sans que j'aie besoin d'être là à chaque fois pour le porter.

*Au pieu* désormais a sa voix, son corps et sa maison, La Contre Allée.



Pour écouter Selim-a Atallah Chettaoui au sujet de *Au pieu*



Pour accéder au linktree de l'auteurice



© Irma Pelatan

## Irma Pelatan Écrire en eau,

L'idée m'est venue soudain en découvrant l'existence du carnet waterproof. Un papier sans cellulose, qui ne s'altère pas plongé dans l'eau... Une écriture réellement aquatique, non plus à propos de l'eau mais dans l'eau, dans sa matière, dans ses courants, sa portance – quel retournement ! Une écriture en mouvement, aussi : après la littérature de marche, s'ouvrait la vierge potentialité d'une littérature de nage...

Sortir l'art narratif du confort du bureau et des représentations qu'il charrie : le carnet comme véhicule d'une écriture sur le vif, sur le motif – une littérature de l'action...

Mais, dès les premiers essais, c'est apparu : écrire en eau est difficile. Cela ramène brutalement le corps dans l'écriture. Le corps et le souffle. Le carnet flotte, il faut constamment faire pression dessus pour écrire vers le bas, avec masque et tuba ; c'est extrêmement fatigant, l'écriture est une lutte, muscles bandés. Tout dans la posture, scripturale ou narrative, s'ouvre à l'accident. C'est le contraire exact de la rêverie initiale, où l'écriture en eau semblait éthérée et fluide. Il faut faire avec l'élément, les circonstances. Quelle différence d'écrire en piscine municipale, confrontée au regard des usagers, en mer, secouée par la houle, en lagon, irrésistiblement emportée par le courant, ou en eaux intérieures, si troubles qu'on ne sait ce qui nous frôle ! Et puis écrire en août, sous le soleil brûlant diffracté par la surface, n'est pas écrire dans l'eau glacée de janvier, corsetée dans ma combinaison de survie. Écrire en eau est proprement épique.

Or justement, dans presque toutes les épopées, il y a un épisode maritime crucial, souvent un naufrage, où le personnage se transcende dans l'épreuve de l'eau, bascule pour devenir plus que lui-même : le voilà héros épique aux yeux d'une collectivité, qui dès lors s'y identifie. L'épopée, c'est, dans l'eau, sortir du *je* pour atteindre le *nous*. Mais j'avais beau chercher, je ne voyais aucun épisode d'épopée classique avec pour héroïne une femme, navigatrice ou naufragée, qui se dépasserait dans l'épreuve de la mer. En voyez-vous ?

La contre-figure qui s'offrait à moi, si longtemps filée, c'est Ophélie. La noyée qui, tombée à l'eau, n'esquisse pas le moindre mouvement natatoire, pourtant réflexe, mais chante en flottant un instant, entourée de mille couronnes de fleurs, avant de sombrer comme une pierre sous le poids de sa robe gorgée d'eau.

Alors, oui, la démesure s'est emparée de moi, il faut bien le reconnaître... Armée de mon seul carnet waterproof, j'allais défier l'histoire de la Littérature et, dans l'eau, chercher ce point de bascule du récit sur la femme, sur les femmes. Cette nouvelle circonstance d'écriture changerait forcément le calibre de la chanson d'Ophélie, et serait peut-être digne d'une épopée au féminin.

Ainsi, dans l'eau, des boucles ondoyantes se sont enchâssées – la dernière phrase d'un texte revenant en ressac dans la première phrase du suivant –, jusqu'à composer une couronne à la fin de chaque carnet, comme dans la couronne de sonnets classique.

En sort un étrange récit, qui interroge l'espace du féminin, la place qu'on se construit dans cet héritage. Un récit qui rapporte sur le vif un basculement vers la maternité, la maternité-chimère de l'adoption, la levée des verrous. Un récit nourri de l'ailleurs polynésien qui ouvre l'espace des choix possibles dans la géométrie de la lignée, de l'identité. Qui interroge le corps féminin dans ses récits, dans ses empêchements, dans son rapport à l'action, à l'aventure.

*Basculement-mère* raconte, en somme, le passage d'une presque-noyade à la construction d'une puissance féminine collective et transmissible.

« Être fille est force et le risque s'apprend. »

Irma Pelatan  
août 2024,

# Irma Pelatan



© Irma Pelatan

## Basculement-mère

Coll. La Sentinelle  
19 euros [prov.] - 144 pages [prov.]  
ISBN : 9782376651659



Parution 5 mars 2025



Récit d'une émancipation, *Basculement-mère* questionne le rapport au corps et les violences qui lui sont faites. Opposant à une généalogie des violences faites aux femmes une mythologie de guerrières reprenant possession de leur corps, Irma Pelatan nous livre un hymne à l'acceptation de soi.

Tout à la fois lettre à la fille adoptive, adresse aux « sœurs » et carnet de création poétique, *Basculement-mère* est un texte puissant et salvateur d'un corps qui se raconte pour survivre, pour surmonter la violence, les épreuves, et pour s'accepter tel qu'il est.

### De la même autrice

#### L'Odeur de chlore

Coll. La Sentinelle, 2019  
13 euros - 104 Pages  
ISBN : 9782376650058



En 1945, Le Corbusier crée le Modulor, un système de mesure, une norme architecturale où le corps est l'échelle de référence, un standard correspondant à un homme idéal de 1 mètre 83. Le Modulor fonde toute son architecture postérieure, et en particulier l'unité d'habitation de la Cité radieuse à Marseille ou celle de Firminy-Vert dans la Loire. C'est dans la piscine de ce site, l'un des plus remarquables d'Europe, qu'entre 4 et 18 ans, Irma Pelatan a beaucoup nagé. « Cette piscine, dit-elle, était une gigantesque métaphore et, depuis l'enfance, je l'avais su et je l'avais aimée. Mais, quoi que j'y fasse, je n'étais pas un homme de 1 mètre 83. Tout tournait autour du corps, mais pas du mien. »

#### Lettres à Clipperton

Coll. La Sentinelle, 2022  
21 euros - 224 Pages  
ISBN : 9782376650720



Du 16 mai au 26 septembre 2017, Irma Pelatan écrit et poste quotidiennement une lettre à destination de « Tout résident, 98799 La Passion-Clipperton », une île aujourd'hui déserte, néanmoins pourvue d'un code postal. 134 jours durant, s'adressant à un Cher ami dont elle ne sait rien, l'autrice livre le feuilleton d'une intrigue romanesque où se mêlent l'histoire saisissante d'une île du Pacifique et l'intime secret d'une mémoire enfouie.

# Un à La

## Faster

Eduardo Berti

Coll. La Sentinelle  
ISBN 9782376651673



© Wiktoria Bosc

« Projeter le passé dans un futur »

Deux adolescents, à Buenos Aires, montent une revue artisanale, faisant leurs premiers pas de journalistes en interviewant leur idole. Après des années de journalisme professionnel, l'un des deux amis d'enfance choisit finalement de devenir écrivain...

Eduardo Berti a voulu parler dans *Faster* de l'enfance, de l'amitié, des alliances, des vocations, des choix pour la vie. Mais aussi des modèles et des idoles, que l'on peut choisir en opposition à ceux et celles des parents, comme c'est le cas pour Fernán et le narrateur, qui préféreront George Harrison à Fangio.

*Faster* évoque les débuts, le commencement, mêlant réalité et fiction. Et si la base est vraie, cette base de réel déclenche des réflexions et des échos qui permettent d'enquêter et de comprendre l'abîme entre les croyances ou les illusions d'antan et ce qui s'est passé ensuite. C'est projeter le passé dans un futur.

Le temps ajoute de la fiction aux souvenirs, comme un sédiment qui s'installe sur des notions de vérité. On se souvient, c'est bien connu, moins de l'événement originel que de la dernière émotion du souvenir : une sorte de suite de cercles concentriques.

À l'origine, Eduardo Berti a écrit *Faster* en espagnol, le réécrivant ensuite en français. C'est une version parfois subtilement différente. Une autre forme de ritournelle, un tour d'écrou, ou, plutôt, un tour de langue et de mémoire à la fois.

# Eduardo Berti

est membre de l'Oulipo depuis juin 2014. Né en Argentine en 1964, écrivain de langue espagnole, traducteur et journaliste culturel, il est lui-même traduit en sept langues, notamment en langue française où on peut trouver presque toute son œuvre : les micronouvelles de *La Vie impossible* (prix Libralire 2003), les nouvelles de *L'Inoubliable* et les romans *Le Désordre électrique*, *Madame Wakefield* (finaliste du prix Fémina)... À La Contre Allée, il est l'auteur d'*Inventaire d'inventions*, *Un père étranger*, *Un fils étranger*, *Une présence idéale* et *Mauvaises méthodes pour bonnes lectures*.

© Robbie Lee

# printemps Contre Allée

## Nom d'un animal

Antoine Mouton  
Coll. La Sentinelle  
ISBN 9782376651666



Comme j'allais quitter l'emploi de libraire qui m'occupait depuis neuf ans, j'ai décidé de m'occuper d'un mot : travail. Je voulais tenter de voir ce qu'il désigne, et aussi ce qu'il omet de désigner. De le considérer comme un animal inconnu et de l'étudier. Les cas de burn-out devenaient de plus en plus fréquents dans mon entourage, j'ai interrogé mes ami-es en arrêt. J'ai passé une semaine dans un centre social à Nancy, quelques jours dans une mission locale à Libourne, un peu de temps avec des compagnons d'Emmaüs à Aurillac. J'ai demandé à des demandeurs d'emploi ce qu'ils arrêteraient de chercher quand ils trouveraient un travail. Je me suis rendu compte que tout le monde a un point de vue sur ce mot, une histoire avec lui, de passion, de souffrance ou de frustration, de plaisir parfois, voire d'amour, mais en tout cas : tout le monde a quelque chose à en dire. Je ne voulais pas seulement collecter des témoignages. J'avais envie d'écrire des textes qui restent des espaces critiques [des espaces de mise en crise du langage], qui ne se laissent pas anesthésier ou abuser par un discours. Des lieux où il pourrait y avoir de l'empathie et de la délicatesse, de l'humour ou de la beauté, des sentiments, mais où rien n'éteindrait la pensée, la possibilité de penser ce qui se dit et comment ça se dit.

Avec *Nom d'un animal*, j'ai essayé de mettre le mot travail au travail. De lui rendre la monnaie de sa pièce. Car la crise n'est pas seulement économique. Elle affecte la langue aussi. Et de cela je voulais rendre compte.

### Des textes en écho

De nombreuses lectures ont accompagné l'écriture de ce livre. J'en retiendrais deux :

Viktor Klemperer, qui dans *LTI* s'est attaché à étudier la façon dont la langue se modifiait en même temps que s'instaurait le Troisième Reich ; Marie-José Mondzain, pour la notion de zone en littérature, où l'imprévisible recrée les conditions de la rencontre. « Imaginer c'est fragiliser le réel, se réapproprier sa plasticité et faire entrer dans les mots, les images et les gestes la catégorie du possible et la force des indéterminations », écrit-elle dans *K comme Kolonie* (La Fabrique, 2020).

### De la page à la scène

Certains passages de ce livre ont été écrits pour un spectacle, *Animal Travail*, qui sera créé en juin 2025, avec la chorégraphe en espaces publics, Laure Terrier, pour la compagnie Jeanne Simone. En tournée en France en 2025 et 2026, à Châtillon, Villeurbanne, Amiens, Sotteville, Rennes, Jaujac, Périgueux, Mulhouse, Lodève, Libourne, Aurillac, Brest, Cognac, Encausse-les-Thermes, Ramonville, Niort, Bordeaux, Poitiers, Saint-Brieuc, La Rochelle, Paris, Capdenac, Reims, Chalon-sur-Saône....

« J'ai essayé de mettre le mot travail au travail. »

© Robbie Lee

**Antoine Mouton** est l'auteur d'une œuvre qui évolue librement entre poésie, conte, récit en prose... Son premier roman, *Le Metteur en scène polonais*, paru chez Christian Bourgois, a été retenu dans la sélection du prix Médicis 2015. Depuis, il a publié *L'imitation de la vie* et, *Toto perpendiculaire au monde*, toujours chez Christian Bourgois ; ainsi que *HKZ : Le Livre du revenir* aux éditions Ypsilon. À La Contre Allée il est l'auteur de *Chômage monstre*, *Au nord tes parents*, *Poser problème* et *Les Chevals morts*.

## Bassoléa ou de l'herbe dans le ventre

Juliette Mézenc  
Coll. La Sentinelle  
ISBN 9782376651680



Il y a, d'abord, la colère de Bassoléa, contre les nantis, contre l'espèce humaine, contre ses parents, aussi, qui choisiront de la mettre « au vert ». Bassoléa s'oppose au monde, de toute son énergie juvénile, mais en s'opposant elle cherche des issues, des solutions, des échappées.

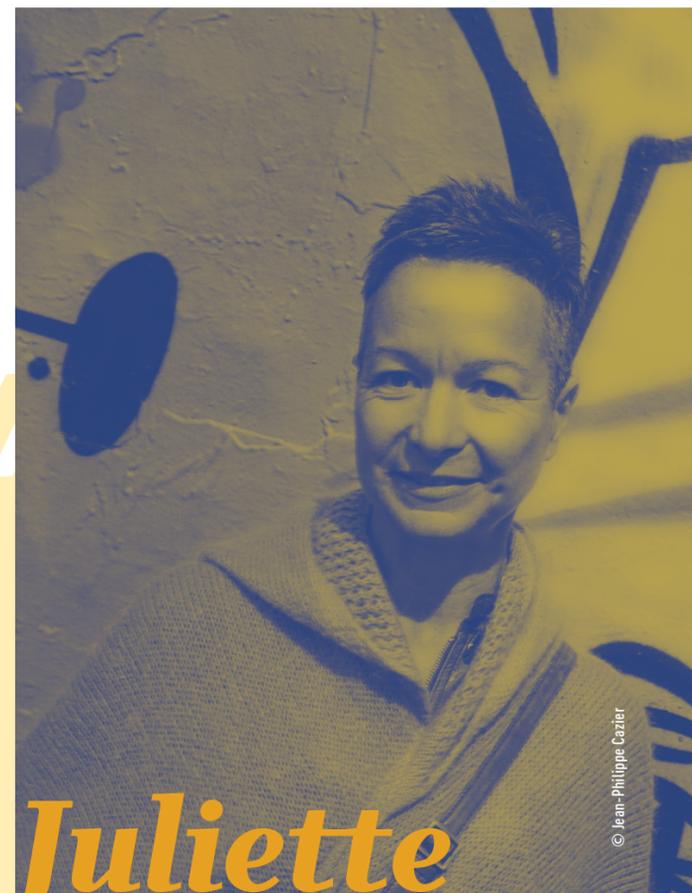
Et ce qu'elle finit par créer l'enchanter au plus haut point, et lui fera dire que, désormais, elle se « shoote à la vie ». Parce que la colère ne suffit pas à la caractériser. Bassoléa est avant tout enthousiaste, curieuse, avec la folle envie de comprendre la vie, d'y participer, de l'inventer plus vivante, plus intense.

Et c'est cet instinct de vie phénoménal qui la poussera à construire cette drôle de véranda-sous-terre. Et c'est de là, de ce lieu si particulier, qu'elle va prendre le temps de penser, d'imaginer et surtout d'observer le sol, le vivant.

Dernier livre paru :

*Cahiers de Bassoléa*, éditions de l'Attente, 2022.

Pour accéder au site de l'autrice



## Juliette Mézenc

et son travail littéraire sont ancrés dans des territoires, espaces naturels ou fictifs qui prennent part dans ses différents ouvrages : Sète, le plateau ardéchois, les Cévennes.

Elle travaille régulièrement avec d'autres écrivain·es et artistes, et l'écriture « entre les genres » (la fiction transmédia, la performance et le vidéopoème) est un de ses terrains d'explorations de prédilection.

© Jean-Philippe Caizer

# Délaissant les grands axes j'ai pris la contre-allée...

LA CONTRE ALLÉE,  
*littérature & société*

Depuis le commencement, en 2008, nous nous répétons ces mots de Fauque et Bashung comme un mantra. Ils guident nos choix vers une littérature émancipatrice. Roman, récit, poésie, essai..., autant de genres qui ne sont plus mentionnés sur nos couvertures. Les auteurs et les autrices avec lequel·les nous cheminons, le plus souvent, s'en affranchissent. C'est ce mouvement, cette inventivité que nous nous plaisons à accompagner.

## Ce qu'en dit la presse

« Maison d'édition audacieuse et exigeante : La Contre Allée [...] a une ligne qui se veut émancipatrice et résolument cosmopolite. »

*Transfuge*

« On y lit des partitions intimes, des quêtes d'humanité, des voix qui risquent l'oubli quand se lèvent les vents de l'Histoire. »

*Le Matricule des Anges*



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (●●●)

lacontreallee.com  
contactlacontreallee@gmail.com

**Relation Libraires**  
Aline Connabel  
06 25 67 05 43  
aline.connabel@gmail.com



**Commandes Libraires**  
Belles Lettres Diffusion Distribution  
commandes@bldd.fr  
N° Dilicom : 3012268230000



Graphisme, Renaud Buénerd  
Impression, Corlet France, octobre 2024